

La comédie humaine de Sainte-Beuve

Richard M. Chadbourne

Volume 9, numéro 1, février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036535ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036535ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chadbourne, R. M. (1973). La comédie humaine de Sainte-Beuve. *Études françaises*, 9(1), 15–26. <https://doi.org/10.7202/036535ar>

La comédie humaine de Sainte-Beuve

La haine que nourrissaient l'un pour l'autre Balzac et Sainte-Beuve est célèbre, et a été bien documentée et analysée¹. Tout semblait les opposer — tempéraments, goûts, styles de vie, conceptions de l'art littéraire et du rôle de l'écrivain. Sainte-Beuve confiait à son journal intime que Balzac fut son « gibier favori » ; il se scandalisait de voir s'étendre, ainsi qu'une maladie vénérienne, la réputation du romancier (la comparaison est de lui)². Balzac, à son tour, tout en estimant certains aspects du seul roman de Sainte-Beuve, *Volupté*, qu'il voulut surpasser en écrivant *le Lys dans la vallée*, s'acharnait à ridiculiser les poésies et la critique de son adversaire, et surtout *Port-Royal*.

À y regarder de plus près, pourtant, on s'étonne du nombre de traits que le titanesque romancier et le prudent critique avaient en commun. Pour ne citer que quelques-uns des plus importants, le goût de l'histoire, et de l'histoire « secrète » de préférence à l'histoire « officielle » ; l'am-

1. Notamment par Joseph F. Jackson, « Balzac and Sainte-Beuve », *PMLA*, 45, 1930, p. 918-938, et Jean Hytier, « Balzac et Sainte-Beuve, une haine littéraire », article de 1951 recueilli dans *Questions de littérature*, Columbia University Press, 1967, du même auteur.

2. *Mes poisons*, Paris, « 10/18 », 1965, p. 114.

bition d'atteindre à l'âme à travers la physiologie (c'est en tant que « physiologiste » que Sainte-Beuve confessait même, dans un *Lundi*, être « un peu comme M. de Balzac³ »); l'appétit de peindre l'individu dans toute sa singularité, accompagné du besoin non moins impérieux de classer les individus selon leurs types, espèces, ou « familles d'esprit ». Serait-ce à cause même de ces ressemblances qu'ils se détestaient, se reconnaissant comme rivaux dans deux entreprises plus semblables qu'ils n'auraient voulu l'avouer ? Quoi qu'il en soit, la *Comédie humaine* de l'un et les *Lundis* de l'autre (et il sera surtout question des *Lundis* ici) laissent voir, en dépit des profondes différences qui les séparent, de très curieuses affinités.

L'idée de rapprocher Balzac et Sainte-Beuve n'est ni si originale ni si invraisemblable qu'elle le paraît au premier abord. Paul Bourget juxtaposait « le peintre de chevalet qu'était Sainte-Beuve, et le peintre à fresque qu'était Balzac⁴ ». Maurice Barrès parlait des « trois grandes ménageries », celle de Shakespeare, celle de Balzac et celle de Sainte-Beuve; et encore, des « grands livres de l'humanité », en ajoutant à ces trois noms celui de Plutarque⁵. Albert Thibaudet, commentant le fait que la critique beuvienne exclue Balzac du nombre des grands écrivains, écrit : « Qu'importe qu'elle soit sans Balzac, si elle est d'un autre Balzac, si elle est une *Comédie littéraire* de la France⁶ ? » André Bellessort, E. M. Phillips, Maurice Regard, parmi d'autres *beuviens*, ont indiqué des ressemblances⁷, mais jusqu'ici le rapprochement n'a été fait qu'en passant. Le mythe d'un Sainte-Beuve, prototype du créa-

3. *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier, 1928, t. II, p. 449.

4. *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, Paris, Plon, s.d., t. I, p. 154.

5. *Mes cahiers, 1896-1923*, textes choisis par Guy Dupré, Paris, Plon, 1963, p. 904, 1014.

6. *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock, 1936, p. 287.

7. André Bellessort, *Sainte-Beuve et le dix-neuvième siècle*, Paris, Perrin, 1927, p. 270-271; E. M. Phillips, « The Present State of Sainte-Beuve Studies », *French Studies*, 5, 1951, p. 125; Maurice Regard, *Sainte-Beuve*, Paris, Hatier, 1959, p. 147, 184.

teur impuissant devenu critique faute de mieux, a toujours assez de crédit pour que l'esprit bronche devant la théorie d'un Sainte-Beuve qui aurait « créé » lui aussi sa Comédie humaine. Shakespeare ou Saint-Simon, Balzac ou Proust, d'accord ; mais l'auteur des *Lundis*...

À lire les vingt-neuf volumes des *Lundis* d'un bout à l'autre, dans l'ordre de leur composition, et non pas, comme d'habitude, en extraits destinés à accentuer les jugements critiques que porte leur auteur, on se persuade que l'étude littéraire ne lui sert que de prétexte à une vaste enquête d'historien, de moraliste et de philosophe sur la nature humaine. On découvre aussi une œuvre plus ou moins imaginative, celle d'un poète et romancier avorté, si l'on veut, mais qui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ose transplanter dans son métier de journaliste littéraire ses dons réels de créateur. En réalité, toute l'œuvre critique de Sainte-Beuve, y compris son *Histoire de Port-Royal* qui est, n'en déplaise à Balzac, une véritable Comédie humaine du dix-septième siècle français, constitue une œuvre quasi romanesque, ayant ses propres personnages, temps, lieux, milieux, décors, ainsi que son action, ses scènes, épisodes, et ressorts dramatiques, ses thèmes et autres principes organisateurs.

Voyons d'abord les personnages. La curiosité beuvienne pour l'inépuisable variété des hommes et des femmes est inlassable. « L'étude de la nature humaine est infinie », observe-t-il ; « au moment où l'on croit la tenir et se pouvoir reposer un peu, elle échappe, et c'est à recommencer ⁸ ». Jean Bonnerot compare son œuvre critique à une « véritable *encyclopédie* », une « vaste assemblée mouvante », une « galerie exceptionnellement riche et variée ⁹ ». Baudelaire a remarqué que dans les romans de Balzac : « Chacun, même les portières, a du génie ¹⁰. » Il n'y a pas

8. *Pensées et maximes*, éd. Maurice Chapelan, Paris, Grasset, 1955, p. 16.

9. *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, Giraud-Badin, 1952, t. III, partie I, p. 33.

10. *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 952.

de portières dans les *Lundis*, et même les écrivains n'y ont pas toujours du génie. Ceux-ci l'emportent en nombre, bien sûr : « Comédie littéraire », dit Thibaudet, nous l'avons vu ; et Maurice Bémol rapproche les *Lundis* de cette *Comédie intellectuelle* que Paul Valéry concevait, dit Bémol, « par analogie avec la *Comédie humaine* ¹¹ ». Rappelons, cependant, que la notion beuvienne de l'« écrivain » ou de la « littérature » est assez hospitalière pour accueillir tous ceux qui se sont révélés dans leurs écrits, si peu abondants ou si peu littéraires que soient ces derniers : rois et reines, princes du sang et autres nobles, bourgeois, hommes du peuple, diplomates, hommes politiques, magistrats, hommes de finance, administrateurs, militaires, religieux, ecclésiastiques, professeurs, savants, académiciens, critiques, journalistes, historiens, philosophes, orateurs, artistes, comédiens, femmes du monde, Français et étrangers, fameux et obscurs, jeunes et vieux, malades et sains, vertueux et corrompus.

Ces personnages apparaissent devant nous de la manière la moins abstraite que possible, dans leurs corps, leurs attitudes, leurs gestes, leurs voix. Sainte-Beuve, note Maurice Regard, avait l'« imagination auditive et visuelle ¹² » — observation heureuse, comme l'est celle de Maxime Leroy : « Sainte-Beuve a eu le grand talent de savoir approcher directement un esprit : il ne va pas à lui avec des systèmes, des thèses historiques ; il va à lui avec ses yeux, ses oreilles, ses fines facultés tactiles ¹³. » Il a une prédilection pour les voix. Quelquefois même il trouve les conversations de ses personnages (de madame Récamier ou de Joubert, par exemple) plus intéressantes que leurs écrits. Mais quelle que soit la source de leurs paroles — que ce soit dans les écrits, publics ou intimes, qu'ils ont laissés, ou dans leurs conversations telles que lui-même ou un autre informateur également sûr les rapporte, Sainte-Beuve aime

11. *Variations sur Valéry*, Paris, Nizet, 1959, p. 25.

12. *Sainte-Beuve*, p. 169.

13. « L'humain Sainte-Beuve », dans *Mélanges d'histoire littéraire et de bibliographie offerts à Jean Bonnerot*, Paris, Nizet, 1954, p. 277.

faire entendre les voix d'autrui. Scrupuleux historien, il a horreur de la « scène qui n'eut pas de témoin ¹⁴ ». Aucun critique ne sait l'égaliser dans l'art de la citation, surtout dans l'art de faire peindre le portrait d'un personnage par ses propres paroles. Ce n'est pas par hasard qu'il a choisi le titre de *Causeries* : l'auteur cause avec son lecteur ; il cause même avec le personnage qu'il étudie, il fait causer ses personnages entre eux. De toutes les œuvres critiques, celle de Sainte-Beuve ressemble le moins à un monologue.

« La critique est pour moi une métamorphose », écrit-il dans ses cahiers, « je tâche de disparaître dans le personnage que je reproduis ¹⁵ ». N'est-ce pas là, précisément, l'un des dons essentiels du romancier, que ce pouvoir de la métamorphose ? Le mimétisme de Sainte-Beuve va parfois jusqu'à emprunter, pour l'assimiler au sien, le style même du personnage qu'il étudie. Dans le cas de Balzac, il éprouvait pour lui trop peu de sympathie pour pratiquer cette forme d'imitation, dans les articles qu'il lui a consacrés. N'empêche que Balzac, lui aussi, est un des personnages de Sainte-Beuve : le type de l'écrivain « industriel », de la « riche et luxueuse nature [qui] se prodiguait et ne se gouvernait pas ¹⁶ ». (Le Balzac que rêvait Sainte-Beuve aurait été, hélas ! plus sobre et moins grand.) Grâce au fait que Balzac figure dans plus d'un article ¹⁷, il devient même un personnage reparaissant. Le cadre des *Lundis* se prêtait tout naturellement à une technique analogue à celle du retour des personnages, si chère à l'auteur de la *Comédie humaine*.

Mais « reproduire » (c'est le mot même de Sainte-Beuve) est-ce vraiment « créer » ? N'est-ce pas abuser du terme que de vouloir comparer les modèles historiques du critique aux créatures imaginaires du romancier ? Si cette

14. *Causeries du Lundi*, t. I, p. 396.

15. *Pensées et maximes*, p. 263.

16. *Causeries du Lundi*, t. II, p. 456.

17. *Portraits contemporains* (article de 1834), *Causeries du Lundi*, vol. II (article de 1850), sans mentionner les nombreuses allusions à Balzac dans des essais consacrés à d'autres sujets.

objection vise à nous rappeler que l'imagination balzacienne est d'un ordre autrement puissant et fécond que celle de Sainte-Beuve, elle serait plus ou moins valable. Toujours est-il que Balzac lui-même forgeait rarement ses personnages de toutes pièces. N'est-il pas allé jusqu'à affirmer, dans la préface de *la Fille aux yeux d'or*, que « les écrivains n'inventent jamais rien ¹⁸ » ? On sait, grâce aux travaux de Pommier, de Guyon, et des nombreux autres balzaciens qui ont étudié la genèse de ses romans, que les personnages historiques lui servaient souvent de prototypes pour ses créations fictives. Autrement dit, chez Balzac, comme chez tant de grands romanciers, les êtres réels stimulaient son invention de personnages romanesques, tandis que chez Sainte-Beuve, modeste Orphée de la critique, les morts parmi ces mêmes êtres demandaient qu'il les ressuscite, et les vivants, qu'il révèle leur principe vital. Balzac crée; Sainte-Beuve recrée — la formule serait juste, mais à la seule condition d'ajouter tout de suite la réserve apportée par André Maurois, dans son apologie de Sainte-Beuve : « Comme si recréer n'était pas créer; comme si un portrait valait moins pour être celui d'un homme réel ¹⁹. »

Le génie beuvien de situer ses personnages dans leurs temps, leurs générations, leurs groupes, de préciser leurs généalogies, tant spirituelles que naturelles, n'a guère besoin d'être démontré. Ce qui est moins reconnu, c'est qu'il est également sensible aux lieux — pays, provinces, terroirs, campagnes, villes, jusqu'aux rues et aux habitations même — où se déroulent les destins de ses personnages. C'est un géographe et un paysagiste, surtout, comme l'a bien vu Thibaudet ²⁰, au sens métaphorique de ces deux termes, dans les nombreux passages où il décrit telle époque, tel mouvement littéraire, tel talent ou caractère individuel, sous forme d'une image empruntée à la géographie ou à

18. Citation que je dois à Bernard Guyon, *la Création littéraire chez Balzac, la genèse du Médecin de campagne*, Paris, Colin, 1951, p. 115.

19. *Portraits*, Paris, Grasset, 1955, p. 189.

20. *Histoire de la littérature française*, p. 289.

une scène de la nature. (Le plus souvent, chez cet ancien Boulonnais, il s'agit d'une image marine.)

Tout autant que Balzac, il aime peindre des intérieurs, pénétrer dans des alcôves. C'est, de la part de l'ancien intime du ménage Victor Hugo et du créateur de Joseph Delorme et d'Amoury, une vieille habitude qu'il sait transposer dans son œuvre critique. Quant au rôle joué dans celle-ci par le « mobilier », les « choses », tant prônés par l'auteur de l'« Avant-propos » de la *Comédie humaine*, comme étant « la représentation matérielle » que nous donnons de notre pensée, ce rôle mériterait toute une étude. On devine que sans être si important que chez un Balzac ou un Flaubert, il ne serait pas négligeable. De toute façon, Sainte-Beuve aurait le droit de dire, comme Balzac : « Mon ouvrage a sa géographie comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses ²¹. » Il nous faudrait, pour étoffer les *Tables analytiques* qui existent déjà pour certaines œuvres de Sainte-Beuve, un dictionnaire de ses personnages, du genre de ceux qu'ont faits Lotte, ou Cerfberr et Christophe, pour la *Comédie humaine*, comme il nous faudrait un répertoire géographique analogue à celui qu'a fourni Léon-François Hoffmann. Pourquoi pas aussi, à la manière de Atkinson, un dictionnaire des idées de Sainte-Beuve ?

Une question plus difficile s'impose ici. Où serait dans les *Lundis* l'élément dramatique sur lequel insiste Balzac, dès le titre même de ses romans collectifs, comme étant essentiel à la conception de sa *Comédie humaine*, ce « drame à trois ou quatre mille personnages que présente une Société ²² » ? Sans oser parler de mouvement dramatique, peut-on même réclamer un mouvement ou un ordre quelconque pour ces quelque cinq cents articles écrits sur toutes sortes de sujets et pour plusieurs journaux, au cours d'une vingtaine d'années ? L'analogie que je propose entre les deux écrivains semble buter ici à un obstacle insurmontable.

21. « Avant-propos » de la *Comédie humaine*.

22. *Ibid.*

En ce qui concerne la question de l'ordre, il faut distinguer, bien sûr, entre les *Lundis* individuels et l'ensemble des *Lundis*. La plupart des essais sont merveilleusement bien construits, ou « bâtis », comme le disait Sainte-Beuve. (« Je bâtis l'article, comme un tailleur bâtit un habit ²³. ») Mais l'ensemble? Zola niait qu'il y eût des liens entre les différents fragments, ou même, pour les relier, « la pensée d'une idée générale, d'une philosophie quelconque, d'un but large et constant ²⁴ ». Je crois qu'il se trompait, et que Taine, au contraire, voyait plus juste en discernant aux *Lundis* « tout un corps de pensées secrètement unies et soudées ²⁵ ».

Sainte-Beuve n'est certes pas un architecte littéraire de la taille d'un Balzac ou d'un Zola. Toujours est-il que son lecteur n'a pas non plus l'impression d'une œuvre anarchique. Selon quels principes, donc, arrivait-il à organiser ses masses de matériaux? Ce problème, peu étudié, ouvre un très fertile champ de recherches. L'une des clefs pour le résoudre, comme le suggérait Jean Bonnerot, serait évidemment l'ordre des lectures faites par le critique en vue de ses articles ²⁶. La reprise des personnages en serait une autre, tant le retour de l'individu que le retour de la « famille » ou du type auquel il appartient. Il y a aussi l'intérêt qu'un personnage donné stimule pour un autre, par association, dans l'esprit du critique. Maurice Regard insiste à juste titre sur ce dernier phénomène, grâce auquel s'« engendrent et se relie ces études apparemment si diverses ». Parlant toujours des *Lundis*, l'éminent *beuvien* rapproche Sainte-Beuve et Balzac, dans un passage que j'aimerais citer un peu plus longuement, puisqu'il vient justement appuyer la thèse que je défends. M. Regard écrit :

23. Mot rapporté par Jules Troubat et cité dans Bonnerot, *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, t. III, partie II, p. 427.

24. *Œuvres complètes*, Bernouard, s.d., t. XLV, p. 235-236.

25. *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1923, p. 94.

26. *Bibliographie*, t. III, partie II, p. 433.

Cette création obéit donc aux mêmes lois que la création romanesque, et chez Sainte-Beuve comme chez Balzac, un personnage en suscite un autre. S'il pense à Lacordaire, c'est parce que, quelque temps auparavant, il s'était occupé de Montalembert. Un article sur Saint-Simon [continue M. Regard] en appelle un autre sur le duc de Rohan. Frédéric le Grand le conduit au margrave de Bayreuth, puis au maréchal de Villars, au prince Charles enfin, tous hommes de guerre qui savaient écrire 27.

Je crois pour ma part, cependant, que le principal fil conducteur à travers les *Lundis* serait le retour de certains thèmes. Ceux-ci, d'ailleurs, sont loin d'être d'un ordre exclusivement littéraire. Si les idées littéraires de Sainte-Beuve sont peut-être trop connues, ses thèmes le sont trop peu. Ne met-il pas le chercheur sur la bonne piste, toutefois, lorsqu'il affirme : « Je tiens très peu aux opinions littéraires... Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sainteté 28 » ? (Ceci dans une lettre écrite à vingt-six ans, j'en conviens, mais il y aurait très peu à en rabattre pour que l'idée soit vraie de toute son œuvre critique.) La recherche du bonheur, en face d'un désillusionnement, d'un scepticisme croissants ; la sainteté, qui fait partie d'une enquête plus générale, celle de savoir, devant le charlatanisme envahissant du monde moderne, ce que c'est que la vraie vertu, le véritable héroïsme, la vraie grandeur ; la définition du beau autant que celle du génie ; l'attachement à l'antiquité classique ; la jeunesse et la vieillesse ; l'amour et l'amitié ; la question de l'ordre social et politique ; les mœurs des écrivains, ou ce que Thibaudet appelle l'« *éthos* littéraire 29 » ; la sincérité, et au premier plan, la sincérité littéraire, ou le problème du rapport entre l'auteur et l'homme ; et plus généralement encore, la question du rapport entre la littérature et la vie — je ne prétends pas dans ce petit répertoire résumer la thématique complète

27. *Sainte-Beuve*, p. 147.

28. *Correspondance générale*, t. I, p. 193.

29. *Histoire de la littérature française*, p. 287.

des *Lundis*, mais seulement indiquer quelques-uns des thèmes majeurs qui servent à les lier et à les unifier.

Dans quelle mesure y a-t-il du mouvement, et plus spécifiquement du mouvement dramatique, dans les *Lundis*? L'un des aspects les plus remarquables de cette production si volumineuse c'est qu'elle comporte si peu de répétitions, de temps faibles, d'espaces arides. Même lorsque Sainte-Beuve a l'air de se répéter, c'est en réalité, comme son maître Montaigne, pour dire autre chose. Il sait varier à l'infini et ses sujets et sa manière de les attaquer. L'élément dramatique des *Lundis* est beaucoup moins marqué, certes, que celui de la *Comédie humaine*, mais il n'en est pas pour cela moins réel. Il se trouve, par exemple, dans le drame inhérent au destin de maint personnage (le « roman » d'une vie, comme l'appelle à plusieurs reprises Sainte-Beuve³⁰), drame ou roman souvent caché (encore un rapprochement avec Balzac) et que le critique sait dégager et présenter avec un art tout à lui. C'est un art fertile en retours en arrière et en retouches qui nous tiennent en suspens, à mesure que nous assistons à la révélation progressive d'une âme ou d'un talent; mais c'est un art qui sait aussi, comme celui de Balzac, reconnaître des zones persistantes de mystère; un art qui abonde en scènes (« scènes de comédie », dit plus d'une fois le critique³¹) et en anecdotes (« non pas », précise-t-il, l'« anecdote futile, mais celle qui caractérise³² »).

N'empêche que la source la plus profonde de l'intérêt dramatique comme de l'unité des *Lundis* est, sans aucun doute, l'être multiple et mobile, l'être pétri de contradictions et de tensions que fut Sainte-Beuve lui-même. Car il est clair qu'en peignant les autres il ne cesse de peindre son autoportrait, de raconter son propre drame ou roman. C'est lui, d'ailleurs, qui reconnaît cette vérité, avec une franchise et une lucidité admirables, lorsqu'il constate dans ses cahiers : « S.-B. ne fait pas un portrait qu'il ne s'y

30. *Causeries du Lundi*, t. II, p. 194, 209, et *passim*.

31. *Ibid.*, p. 259, 339, et *passim*.

32. *Causeries du Lundi*, t. I, p. 282.

mire ; sous prétexte de peindre quelqu'un, c'est toujours un profil de lui-même qu'il nous décrit. » Et il conclut à cette observation générale : « Car remarquez bien : c'est soi-même encore toujours qu'on préfère et qu'on célèbre chez les autres. Chaque critique, dans les types favoris qu'il ramène, ne fait que sa propre apothéose³³. » Chaque critique et aussi, paraît-il, chaque romancier. « Ô Honoré de Balzac », s'exclamait Baudelaire dans une page célèbre, « vous le plus héroïque, le plus singulier, le plus romantique et le plus poétique parmi tous les personnages que vous avez tirés de votre sein³⁴ ! » Chez Balzac comme chez Sainte-Beuve la métamorphose en autrui est inséparable de l'apothéose de soi-même — beau paradoxe réservé aux plus grands créateurs !

En rapprochant Balzac et Sainte-Beuve je n'ai pas voulu les juger l'un par rapport à l'autre ni fermer les yeux aux différences fondamentales qui les séparent. Une comparaison de leurs deux visions de l'humanité ferait l'objet d'une tout autre étude. Je n'ai pas voulu non plus suggérer que les procédés d'un critique imaginaire sont identiques à ceux d'un romancier. Mon intention, enfin, n'a surtout pas été de démontrer que Sainte-Beuve ne fut pas un vrai critique littéraire. Il faut admettre, cependant, comme l'ont très bien aperçu nos rigoristes d'aujourd'hui qui veulent à toute force réduire la critique à la seule analyse des textes, qu'à ce point de vue-là Sainte-Beuve est un critique littéraire assez impur. On serait tenté de croire même que c'est précisément dans la mesure où il est impur comme critique, c'est-à-dire en restant fidèle à l'intuition du poète et du romancier refoulés en lui, qu'il est grand comme écrivain. Ou si l'on veut, il est à la fois beaucoup moins et beaucoup plus qu'un critique littéraire. La formule que Thibaudet lui applique, celle de « critique créatrice³⁵ », me semble la plus juste, car elle entre parfaitement bien dans l'esprit de Sainte-Beuve lui-

33. *Pensées et maximes*, p. 260.

34. *Œuvres complètes*, p. 952.

35. *Histoire de la littérature française*, p. 282.

même, qui décrit la critique telle qu'il l'entendait et qu'il aurait voulu la pratiquer, comme « une *invention* et une *création* perpétuelle ³⁶ ».

Le point de vue relativement nouveau sur Sainte-Beuve que j'ai adopté ici nous délivre de la stérile nécessité de le juger, comme le font depuis trop longtemps tant de critiques, uniquement selon ses opinions littéraires. Pourquoi lui reprocher la généreuse part qu'il accorde aux détails biographiques, aux écrivains secondaires ou obscurs, aux figures à peine littéraires, si ces personnages eux aussi, avec les formes de vie qu'ils ont réalisées, ont droit de cité dans la *Comédie humaine*? À quoi bon l'accuser d'avoir exclu, de son panthéon des grands écrivains, plusieurs de ses contemporains que la postérité a revendiqués — et Balzac à leur tête — s'il a su du moins les peindre avec vivacité ou dégager quelque vérité de leur exemple? C'est à cela que songeait peut-être Jean Hytier quand il m'a fait remarquer un jour que Sainte-Beuve se trompe parfois, mais qu'il se trompe intelligemment, tandis que d'autres critiques ont raison bêtement.

Pourquoi, enfin, se croire obligé de sacrifier l'un de ces écrivains à l'autre? Rangeons-nous plutôt sous l'enseignement des grands esprits critiques qui ont su les aimer et les apprécier tous deux; mettons-nous avec Baudelaire et Taine, avec Zola et Bourget, le dernier desquels, dans un texte de 1919 qui n'a rien perdu de sa valeur, n'hésite pas à accorder à Sainte-Beuve une place « au tout premier rang, à côté de ce Balzac qu'il n'aimait pas et qui ne l'aimait pas. Et aujourd'hui [conclut Bourget], quand on dresse le bilan des œuvres qui durent dans cette immense production chaotique de notre dix-neuvième siècle, on trouve que les livres de ces deux ennemis sont parmi ceux qui ont éprouvé le moins de déchet ³⁷. »

RICHARD M. CHADBOURNE

36. *Pensées et maximes*, p. 49 (souligné dans le texte).

37. *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, t. I, p. 142.